

## **Le chanoine Lionel Groulx : un « agent double » ?**

**Gérard Bouchard.** *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx.* Montréal, Boréal, 2003. 313 p.

Ramsay Cook

---

Volume 4, Number 2, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024599ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024599ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Cook, R. (2004). Review of [Le chanoine Lionel Groulx : un « agent double » ? / Gérard Bouchard. *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx.* Montréal, Boréal, 2003. 313 p.] *Mens*, 4(2), 309–319. <https://doi.org/10.7202/1024599ar>

# LE CHANOINE LIONEL GROULX : UN « AGENT DOUBLE » ?

Ramsay Cook

Directeur général

*Dictionary of Canadian Biography*

*Dictionnaire biographique du Canada*

*Le Canadien français est, au sens propre et figuré,  
un agent double.*

Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français »

**Gérard Bouchard. *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Boréal, 2003. 313 p.**

D'abord praticien de l'histoire sociale régionale, puis historien national, et nationaliste, du Québec, Gérard Bouchard a inévitablement croisé au beau milieu de son chemin le chanoine Lionel Groulx. *Les deux chanoines* est un compte rendu passionnant et profitable de cette rencontre. Mais ni les admirateurs ni les détracteurs de Groulx ne seront satisfaits ou convaincus par l'exposé de cette confrontation que nous donne Bouchard. Comme l'annonce le titre, Bouchard a découvert « deux chanoines », un Groulx « ni blanc ni noir », mais plutôt un homme de « la contradiction et [de] l'ambivalence ». Sans le dire, Bouchard présente Groulx comme un excellent exemple de « la fatigue culturelle du Canada français » qu'Hubert Aquin a si brillamment analysée il y a quarante ans : « elle aspire à la fois à la force et au repos, à l'intensité existentielle et au suicide, à l'indépendance et à la dépendance » (*Blocs erratiques*, p. 97).

Ce n'est certainement pas là le portrait classique du chanoine nationaliste. Mais la thèse d'un polémiste, dont l'ambition est de construire un passé utilisable (Aquin répondait à un autre polémiste, P.-E. Trudeau), est-elle suffisante pour l'historien qui cherche à comprendre le passé dans toute sa complexité ? Groulx est-il mieux compris comme « un agent double » ou simplement comme un prêtre nationaliste de son temps ? Avant que Bouchard ne passe à une évaluation « d'autres penseurs canadiens-français de la période 1850-1950 » (p. 256), l'application de la thèse de la « fatigue culturelle » en tant qu'explication historique mérite d'être examinée de près.

Compte tenu de la durée de la vie de Groulx (1878-1967) et de la stupéfiante abondance de ses écrits, il n'est pas étonnant de trouver des erreurs, des ambivalences, des changements d'avis, voire des contradictions, dans quelques-unes de ses pages imprimées (des milliers) et dans sa correspondance privée (la recherche de Bouchard est étendue, mais elle n'est pas complète). Mais la critique de Bouchard va bien au-delà de ces vétilles. Ce sont plutôt les principes, les fondements de ce que Groulx appelait « une doctrine », que vise cette critique brutale. La méthode de Bouchard consiste à examiner les thèmes de l'itinéraire intellectuel de Groulx qu'il estime prédominants : l'histoire et son interprétation ; le caractère de la nation canadienne-française et les menaces, internes et externes, qu'elle subit ; le rôle de Dieu et de l'Église dans l'histoire et au sein de la nation ; la place du Québec dans la Confédération ; les relations avec la France et les États-Unis ; la démocratie, le fascisme et le leadership ; la signification de la « race » et la question très débattue de l'antisémitisme. Son objectif, cependant, n'est pas simplement de commenter la pensée de Groulx, « mais plus généralement [...] la difficulté structurelle de penser la société canadienne-

française de ce temps à partir de la formation qu'il avait reçue, des idéaux auxquels il adhérerait, des fidélités qu'il voulait honorer, du contexte dans lequel il évoluait » (p. 21). C'est l'utilité du nationalisme de Groulx dans le Québec contemporain qui est vraiment en cause ici. Groulx était-il un nationaliste en toutes circonstances, comme l'espèrent ses admirateurs et le craignent ses détracteurs ? Ici, Bouchard joue le rôle d'historien nationaliste de Groulx, se servant des défauts supposés de son prédécesseur pour éclairer le présent et imaginer l'avenir. Implicitement, au moins, Bouchard accepte l'aphorisme de Groulx : « *notre maître, le passé, c'est-à-dire : le passé, maître de l'avenir* » (*Centenaire de l'Histoire du Canada français de François-Xavier Garneau, 1945, p. 30*).

Parmi les nombreuses pages de Groulx qu'il a lues, Bouchard a sélectionné des passages où le jugement du chanoine semble au mieux ambivalent ou, au pire, contradictoire. Ce procédé paraît parfois mécanique, mais il ne fait aucun doute que certains des résultats sont à la fois saisissants et convaincants. Le chapitre sur la « race » est particulièrement réussi : Groulx a employé le terme dans son acception tant biologique que culturelle (ethnique), mais finalement « l'ethnicisme se transforme en *racisme* » (p. 138). Quel lecteur de ce texte essentiel de Groulx, *L'appel de la race* (1922), avec son « coin de fer » « génétique », pourrait douter de cette conclusion ? À de nombreuses occasions, Groulx a insisté sur le fait que « le sang » aussi bien que « l'esprit » formaient la base de la nation et que la race demeurait pure et essentielle, et non contingente. « La nation, c'est le groupe humain que relie l'identité de sang, de tempérament, de caractère, de langage », déclarait Groulx en 1925 (*Dix ans d'Action française, p. 325*).

Sur la question très débattue de l'antisémitisme, Bouchard trouve de nouveau les témoignages ambigus, mais il est troublé par la lettre antisémite souvent ignorée (par Gary

Caldwell, par exemple) postérieure à l'Holocauste (1954) citée d'abord par J.-P. Gaboury (1970), et par la question de l'association de Groulx avec les Jeune-Canada et l'ouvrage monstrueusement antisémite, *La réponse de la race* (1936), publié sous la direction de « Lambert Closse », lequel, comme Alonié de Lestres, était un contemporain du héros de Groulx, Dollard des Ormeaux (y figuraient « Les protocoles des sages de Sion », texte depuis longtemps discrédité, mais souvent présenté de nouveau au Canada et ailleurs comme étant authentique). En fin de compte, Bouchard est ambivalent : « anti-judaïsme mais non [...] “racisme” » (p. 151). Antisémite si nécessaire, mais pas nécessairement antisémite ? Pourtant, dans les citations présentées, ce sont les « Juifs » et non le « judaïsme » qui sont condamnés. Et l'antijudaïsme est-il moralement plus acceptable que l'antisémitisme ?

Et qu'en est-il des attitudes face à la France ? Encore une fois, Bouchard présente des affirmations remarquablement contradictoires. La France mère-patrie, mais aussi source de ce mal qu'est le laïcisme : « la France qui prie et la France qui blasphème. » Mais Groulx a sûrement résolu la contradiction supposée dans sa remarque de 1912 : « Tout ce qui est français nous vient de France ; mais tout ce qui nous vient de France n'est pas toujours français. » (*Dix ans d'Action française*, 1926, p. 11). Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de l'amour des paradoxes de Groulx. Parfois, les subtilités et le contexte entourant les *obiter dicta* de Groulx se perdent à travers les citations contradictoires, méthodologie qui convient peut-être davantage à une assemblée contradictoire qu'à un ouvrage d'histoire intellectuelle.

Bouchard a voulu se prémunir contre la critique selon laquelle ses citations contradictoires seraient tirées de différentes périodes de la vie de Groulx et qu'on devrait donc y voir des changements d'opinion. En fait, il trouve souvent

Groulx en train de tenir des discours divergents presque simultanément. Pourtant, on aimerait pouvoir mieux comprendre le contexte — quel était le sujet général, quel était le public, par exemple ? Un contexte mieux défini aurait permis de mieux aborder les opinions changeantes ambivalentes de Groulx sur la Confédération et l'indépendance nationale. Il ne fait aucun doute, et cela ne surprendra personne, que Groulx semblait hésiter continuellement sur sa vision du meilleur avenir, de l'avenir peut-être inévitable, de sa « petite nation ». De l'avis de Bouchard, le droit « le plus fondamental » d'une nation est le droit à la souveraineté, « sur lequel les nations démocratiques fondent l'autorité, la légitimité de l'État et les règles de la vie collective » (p. 202). Cette affirmation est discutable — la volonté du peuple plutôt que la souveraineté de l'État étant pour la plupart des démocrates le fondement de l'État —, mais Groulx ne s'est certainement jamais engagé sans équivoque en ce sens. Il a plutôt constamment présenté deux affirmations. La première était que le Canada français avait besoin du degré d'autonomie nécessaire pour défendre son caractère distinct. À certaines occasions, particulièrement après la Grande Guerre, quand la Confédération, comme d'autres États multinationaux, semblait être en train de se disloquer (la révolte des agriculteurs de l'ouest du Canada l'avait conduit à croire qu'une rupture était imminente), il prévoyait une certaine forme d'indépendance. À d'autres moments, un fédéralisme décentralisé semblait en mesure de répondre aux besoins du Canada français (pp. 128-129). Sa seconde proposition était que le sort du Canada français, y compris son statut politique, était entre les mains de Dieu et serait réglé en temps et lieu — « aussitôt que le voudra[it] la Providence » (p. 126). Dieu, et non l'État ou même le peuple, était souverain, la grande force derrière l'histoire. Écrivant à Claude Ryan en 1964, Groulx énonçait sa conviction *de tou-*

*jours* : « Le pays que nous habitons a été le choix de la Providence. » (Julien Goyette, *Lionel Groulx : une anthologie*, p. 93) Pour s'exprimer de manière plus contemporaine, Dieu révélerait la réalisation des « conditions gagnantes ». À l'instar de la plupart des nationalistes canadiens-français d'autrefois, l'objectif premier de Groulx était la préservation du Canada français, et les moyens étaient secondaires : un Canada français indépendant dans une fédération canadienne forte ! Comme dans le cas de Tardivel qui, dans *Pour la patrie* (1895), préconisait pour la première fois la souveraineté-association, et qui croyait qu'un Canada français presque indépendant devrait demeurer une colonie britannique, l'ambiguïté de Groulx reflétait le grand courant du nationalisme québécois de son temps et d'aujourd'hui. Comme le déclare Rémi dans *Les invasions barbares* : « On a tout été ! » Ambiguïté ou réalisme ?

La prudence de Groulx sur la question nationale s'explique par sa conviction que le Canada français n'était pas encore prêt à accéder à l'indépendance — économiquement, techniquement, voire spirituellement. Bouchard fait observer à juste titre que Groulx répétait souvent l'opinion de Garneau, selon lequel une « petite nation » se devait d'éviter les risques. Mais, par-dessus tout, le chanoine croyait qu'on n'avait pas assez fait pour inculquer au peuple « notre doctrine ». C'est là le fondement de son affirmation arrogante, mais typiquement nationaliste, que « le grand mal des Canadiens français, c'est qu'il n'y a pas de Canadiens français » (p. 128). Trop peu de Canadiens français partageaient sa conception du passé et de l'avenir. Cette exigence implique, bien sûr, la nécessité d'une plus grande homogénéité intellectuelle et spirituelle. Comment y parvenir ? Dans son prudent chapitre « L'histoire : science et fiction, mémoire et action », Bouchard aborde cette question, mais un examen plus complet de l'opinion de Groulx sur l'histoire dans la formation des « Cana-

diens français » aurait été nécessaire pour y répondre pleinement.

Dans beaucoup de ses textes, Groulx soutient que seule une vision correcte du passé peut établir une base solide pour une authentique nation canadienne-française. Un des plus importants — et révélateurs — de ces textes est « L'histoire et la vie nationale », où Groulx définit l'histoire comme une discipline morale révélant « le jeu de deux grands acteurs, l'homme et Dieu. Plus la collaboration entre les deux est parfaite, plus l'histoire est grande. » Et qu'est-ce que cette collaboration enseignait aux Canadiens français ? « Révéler l'identité très proche du sang et sa pureté parfaite, fixer et puis accuser les traits moraux de la race, voilà l'œuvre de notre histoire qui, par là, établit plus solidement chez nous le fondement même de la nationalité. » (*Dix ans d'Action française*, pp. 267, 262) Comme il fallait s'y attendre de la part de celui qui est à l'origine de l'histoire de la doctrine nationaliste, Groulx déclarait en 1937 (« et sans aucune intention de paradoxe ») : « l'Histoire [...], c'est ce qu'il y a de plus vivant ; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent » (*Directives*, p. 206). Groulx croyait en quelque chose que l'on pourrait appeler l'« histocratie » — le gouvernement par les historiens. Pour lui, l'histoire, comprise correctement, fournissait la « doctrine » d'où devraient être tirées les lois fondamentales du Canada français. Et qui d'autre que l'historien pourrait interpréter l'histoire ? C'est une autre façon de formuler la conclusion de Bouchard que, bien que Groulx fût parfois un historien rigoureux et érudit, son idéologie et sa vision prédominaient sur sa science « dans les passages décisifs » (p. 195).

*Les deux chanoines* aborde plusieurs autres thèmes qui méritent notre attention, mais je vais maintenant passer aux grandes questions auxquelles Bouchard a tenté de répondre. D'abord, il y a la question des contradictions. L'explication

de Bouchard est compliquée par une utilisation embrouillée ou, tout au moins pour moi, déroutante du mot « mythe » ; là il ne suit ni Northrop Frye ni Paul Veyne. L'argumentation de Bouchard n'a guère besoin de cette superstructure : le Canada français de Groulx était essentiellement une abstraction, une nation qui existait hors de l'histoire, comme l'a fait observer François Ricard. Bouchard soutient que la pensée de Groulx n'était ni « radicale », auquel cas un mythe cohérent aurait supprimé les contradictions, ni « organique », auquel cas les contradictions auraient existé en équilibre créateur. La pensée de Groulx demeurait plutôt « équivoque », sans liens concrets avec la société du Canada français. Cette conclusion diffère-t-elle de la critique du nationalisme « traditionnel » avancée dans les années 1950 par des auteurs tels que Michel Brunet, Pierre-E. Trudeau et Maurice Tremblay ?

Vient ensuite la question de la mesure dans laquelle Groulx était « le porte-parole d'une société, ou plus exactement d'un fragment de société... » (p. 21). Encore une fois, Bouchard offre une explication générale complexe. Essentiellement, c'est que le Canada français était lui-même une contradiction : davantage colonie que nation, à la fois au sein et hors du Canada, ni français ni américain, et ainsi de suite : « une société socialement et culturellement infériorisée, qui avait assimilé le regard dévalorisant de l'autre et s'était pénétrée du sentiment de sa propre impuissance » (p. 235). Ces généralisations et catégories (mythe, rupture et continuité, pensée radicale, organique et équivoque), plus sociologiques ou métahistoriques qu'historiques, soulèvent des problèmes très importants — problèmes qui nécessitent une interprétation de l'histoire du Canada français/Québec que Bouchard a présentée dans ses autres écrits, particulièrement dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2000), et qu'il a maintenant développée et appliquée dans son étude de Groulx.

Cette interprétation et, spécifiquement, le passage cité plus haut, avec lequel Groulx aurait certainement été d'accord, ne sont pas incontestables, et le lien avec les contradictions et les ambivalences de Groulx est ténu. Bouchard semble dire que la pensée de Groulx est à la fois coupée de la société dans laquelle il vivait et un reflet des faiblesses et des contradictions de cette société. Peut-elle être les deux à la fois ? Cette assertion n'est-elle pas elle-même une contradiction ou tout au moins une ambiguïté ?

Quelle autre explication pourrait être proposée ? Ne pourrait-on pas insister davantage que ne le fait Bouchard sur la contradiction qui existait dans la vie même de Groulx : prêtre et nationaliste, historien et nationaliste ? De telles professions sont-elles compatibles avec cette idéologie ? Les historiens décrivent et analysent le passé ; les nationalistes imaginent le passé et décrivent le futur. Les prêtres enseignent des valeurs universelles ; les nationalistes se font les chantres de caractéristiques uniques. Dans son ouvrage récent intitulé *Nationalism* (2001), Anthony Smith, tout en soulignant les éléments sacrés de l'idéologie nationaliste, fait observer que le nationalisme laïc devient souvent un substitut de la foi religieuse. Ce danger potentiel est ce qui a amené Bourassa à rompre avec Groulx. Le chanoine était sûrement lui-même préoccupé par ce danger. La possibilité de l'hérésie — l'hérésie du nationalisme intégral — est toujours présente dans *L'appel de la race*, où le père Fabien, à la théologie osée, convainc Lantagnac que son devoir national l'emporte sur le sacrement du mariage. Il est sûrement ironique qu'en légitimant la relation intégrale entre religion et nationalisme un prêtre ait contribué à la naissance d'un nationalisme purement laïc.

Une des énigmes relativement aux études sur Lionel Groulx, dont ce remarquable ouvrage de Gérard Bouchard, est l'absence presque totale de toute étude détaillée sérieuse

des croyances religieuses et des principes théologiques de Groulx, de sa « formation » (Groulx a consacré seize années à ses études classiques, théologiques et philosophiques, mais n'a pratiquement pas étudié l'histoire). Une exception, la thèse de doctorat de P. M. Sherrin-Senese (1975), *The World, the Flesh and the Devil: The Crusade of Lionel Groulx 1878-1967*, soutient avec force que le catholicisme social d'influence française de Groulx a dominé sa pensée et l'a laissé sans préparation face au défi que présentait le nationalisme laïc au catholicisme orthodoxe, défi qu'il allait jusqu'à ignorer (*Canadian Historical Review*, vol. LX, n° 2 (1979), pp. 154-177). Bouchard ne parle guère du contenu de l'éducation religieuse de Groulx ou de ses croyances. Le statut particulier du prêtre célibataire, investi d'autorité divine, ne garantissait-il pas un emploi permanent, libre de toute responsabilité familiale, ce qui convenait à la fois à la forme et au fond de son idéologie ? Voici où je veux en venir : avant de pouvoir comprendre pleinement et évaluer la pensée de Groulx, contradictions et ambivalences comprises, une biographie documentée, précisant chronologie et contexte, couvrant tous les aspects de sa vie tumultueuse, y compris les influences sur sa pensée, est une nécessité fondamentale. Cette biographie, pour être utile, doit se concentrer sur le Groulx historique, laissant de côté les préoccupations de la plupart des études existantes relativement à sa pertinence aujourd'hui, préoccupations qui favorisent les jugements non historiques. Pierre Trépanier, dans ses introductions aux volumes de la *Correspondance* de Groulx, fournit un modèle. Vie, pensée et contexte ne peuvent être dissociés. Une biographie convaincante révélera sûrement un Groulx ni blanc ni noir, mais d'un ton de gris plus humain.

*Les deux chanoines* est plus qu'une simple contribution savante stimulante aux études sur Groulx et à la compréhension du nationalisme canadien-français traditionnel. Même s'il

affirme qu'il n'entend « ni pourfendre ni défendre, mais seulement comprendre » (p. 256), le jugement de Bouchard sur Groulx est terriblement critique. Son opinion du prêtre comme de ses enseignements est très nettement négative et il affirme sans équivoque que la « doctrine » de Groulx n'a plus guère de pertinence pour le Québec contemporain. De même que Groulx a condamné les leaders du Canada français de la période allant de la Confédération à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et a plus tard relégué Henri Bourassa dans ce même trou noir, de même Gérard Bouchard rejette Groulx, lequel, par le passé, avait été élevé au statut de « chef » (« Au sens le plus philosophique, le chef est une personnalité, un être *sui juris*, c'est-à-dire un esprit à soi. Intuitif, ou quasi-intuitif, il voit plus vite et plus à fond que les autres les déficits, les misères de son milieu et de son temps ; et il voit aussi, d'une vision obsédante, l'action qui s'impose. » *Notre maître, le passé*, deuxième série, p. 143). Présentant Lionel Groulx comme un « agent double », exemple de la soi-disant « fatigue culturelle du Canada français », l'ouvrage de Gérard Bouchard peut être lu avec profit comme une illustration du conflit intergénérationnel qui est, comme l'a soutenu Elie Kedourie, un élément caractéristique des mouvements nationalistes (Elie Kedourie, *Nationalism*, p. 101).

*Sic transit gloria mundi !*

Traduction : Christian Bérubé